
Madame de Genlis.

Numéro d'inventaire : 1979.22873 (1-2)

Type de document : imprimé divers

Éditeur : Institut pédagogique national. Service de Documentation et d'Information (29 rue d'Ulm, Paris (Ve) Paris)

Date de création : 1962

Collection : Histoire de la Pédagogie ; 4

Description : DEUX EXEMPLAIRES DU MEME LIVRET Cahier agrafé.

Mesures : hauteur : 270 mm ; largeur : 210 mm

Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 8

Commentaire pagination : paginé de 29 à 36

INSTITUT
PEDAGOGIQUE NATIONAL
29, rue d'Ulm - PARIS V

2^e Bureau

Service de Documentation et d'Information

Pédagogie (Histoire de la)

MADAME de GENLIS

Félicité Du Crest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis était née pauvre. Pauvre elle mourut à quatre-vingt-quatre ans, après avoir écrit plus de quatre-vingt ouvrages et connu tour à tour la gloire et l'échec, la fortune et l'humiliation.

Le premier souvenir d'enfance de la future comtesse de Genlis remonte à sa sixième année, lorsqu'au cours d'une fête austère et imposante, elle est faite chanoinesse du chapitre d'Alix. Ce titre, qui comporte l'octroi d'une prébende, vaut à la petite fille l'honneur d'être appelée Madame. Dans le même temps Félicité devient comtesse de Lancy du nom d'une terre que son père, gentilhomme d'épée et de peu de fortune, a d'ailleurs négligé de payer. Malgré ces honneurs, la famille vit dans la gêne au château de Champcery en Bourgogne. Pierre César du Crest, le père, fait des dettes et joue du violon, cependant que Marie-Françoise son épouse rêve de vie mondaine, de bals et de réceptions. Félicité, elle, hésite entre l'amour des arts et la dévotion. C'est une bien singulière enfant que cette jeune chanoinesse. Elle marque pour la musique d'étonnantes dispositions ; elle se livre avec passion à la lecture, et mime devant son institutrice stupéfaite d'une telle précocité, les angoisses et les palpitations des héroïnes de Mademoiselle de Scudéry. Aussi bien, on peut la voir plusieurs fois chaque jour s'abîmer en prières et se livrer à de sévères mortifications. La nuit, entre deux rêves, elle se relève encore pour chanter, déclamer ou prier. Lasse enfin de dépenser seule une telle somme de ferveur et de talent, elle décide de ne pas en priver plus longtemps son entourage. C'est ainsi que l'idée lui vient de réunir autour d'elle les petits villageois, ses voisins. Elle se fait maîtresse d'école, maîtresse de ballets, directrice de théâtre, conductrice de chorale, et chef d'orchestre. Elle règne, corrige, instruit, morigène. Elle est heureuse, active, elle a trouvé sa vocation. A dix ans, sur la terrasse du château, Félicité dispense généreusement son savoir et brille dans les grands rôles : elle est tour à tour Iphigénie, Mélanide, Zaïre, ou l'amour ; elle danse, joue du clavecin et de la harpe, vole de triomphe

- 2 -

en triomphe, jusqu'au jour où la famille Du Crest, ruinée, doit quitter le château et chercher fortune ailleurs.

Cependant que Pierre César voyage pour tenter de remettre en ordre ses affaires, Félicité et sa mère s'installent à Paris chez Madame de Bellevaux, une riche parente qui ignore leurs embarras. Dans le salon de Madame de Bellevaux, fréquenté par des gens à la mode, hommes de Lettres, artistes et mondains, Félicité mesure l'étendue de sa séduction en même temps que les lacunes de son éducation. Avec une froide lucidité elle découvre qu'elle est jolie, amusante, mais incapable de briller en présence d'un homme aussi prestigieux que Marmontel. A douze ans, elle se jure de travailler secrètement pour y parvenir. Le régime auquel elle s'astreint est sévère : quatre heures de musique quotidienne, deux heures de déclamation et autant de lecture. Et la nuit elle écrit, pour résumer ses lectures, noter ses observations, développer telle ou telle idée philosophique, ou simplement pour exercer sa plume. L'été, lorsque son jeune frère revient en vacances, Félicité assiste aux leçons de latin qui lui sont données, s'efforçant d'en retirer des connaissances alors réservées aux garçons. A tant travailler le succès vient, et Félicité se fait remarquer des hôtes illustres de Madame de Bellevaux pour son réel talent de harpiste, la culture de son esprit et l'intelligence de sa conversation. Hélas ! à peine a-t-elle conquis la place qu'elle en est chassée ignominieusement par la maîtresse de céans instruite de la ruine des Du Crest.

Une nouvelle maison s'ouvre bientôt aux deux femmes, celle d'un riche financier nommé La Popelinière. Ce libertin, sur lequel courent les histoires les plus scandaleuses, s'est montré depuis quelque temps très sensible au charme de Marie-Françoise Du Crest.

Une vie galante et agitée commence pour la mère et la fille : on tient salon, on donne la comédie, on organise des soupers fins, qui, si l'on en croit les médisants, s'achèvent en orgie. La Popelinière, qui est âgé de 67 ans, s'entiche de Félicité, ce petit prodige, à qui il fait donner des leçons de harpe, de danse et de déclamation par les plus grands maîtres de l'époque. Félicité adore son bienfaiteur, et celui-ci se désespère qu'elle n'ait que treize ans, car le voici amoureux. A force de désespérer, il se lasse de la fille comme de la mère, et les renvoie avec un généreux cadeau de rupture. Grâce à cette générosité, la bohème dorée continue pour Madame Du Crest et sa fille. Elles s'installent dans un appartement assez grand pour y recevoir les gens illustres qu'elles ont connus, Marmontel, Rameau, La Tour, Van Loo. L'éducation de Félicité est maintenant terminée, mais elle n'en continue pas moins à travailler sa voix, sa plume et sa harpe. Les plus grands professeurs de musique, séduits par son talent, lui

- 3 -

donnent des leçons gratuites. Mais bientôt, les libéralités de La Popelinière dévorées, Félicité devra se faire payer vingt-cinq louis par soirée pour jouer, chanter, et danser dans les salons. L'expérience de la gêne et de l'humiliation développe en elle un arrivisme forcené soutenu par une lucidité et une volonté qui ne lui feront jamais défaut. La future comtesse de Genlis sait déjà recouvrir ses traits d'un voile de douceur et d'hypocrisie qui lui permettra de tromper — au moins un moment — ceux dont elle voudra se servir.

En 1766, Félicité a vingt ans et le dessein bien arrêté de faire un beau mariage. Par le plus grand des hasards ce mariage sera la conclusion d'une histoire romanesque : c'est au fond d'une geôle britannique, où l'on conduit d'extravagantes aventures, que Pierre César Du Crest a rencontré son futur gendre, Charles Alexis Brulart, Comte de Genlis, brillant officier de la marine française. Les deux français se sont raconté leurs malheurs, et Pierre César a longuement parlé à Charles Alexis de la beauté de sa fille, de ses dons qui éblouissent Paris. Il lui a montré un petit portrait où l'on voit Félicité jouant de la harpe, et le jeune officier s'est enflammé. Quelques mois plus tard, échangé contre un prisonnier anglais, il arrivait en France, se précipitait chez les Dames Du Crest, reconnaissait Félicité et l'épousait. C'est le salut pour la famille Du Crest. Le Comte de Genlis appartient à une excellente maison qui compte tout ce qu'il faut d'ambassadeurs, d'évêques et de hauts magistrats. Il a de belles espérances et sa carrière s'annonce brillante. Après une lune de miel fort gaie, Félicité se reprend et se rejette dans ses chères études. Le mariage à ses yeux n'est pas une fin. Elle veut asseoir sa fortune et exercer sa domination, sans savoir encore très bien si elle sera une artiste reconnue, une femme de Lettres célèbre, ou un grand esprit politique. Dans le désordre de ces années d'adolescence, elle a appris la patience et l'art de l'intrigue; elle sait qu'il faut ruser avec autrui, se faire des armes secrètes, masquées d'espièglerie ou de morale suivant les situations. Chez Madame de Genlis le goût de s'instruire, comme le goût d'instruire, n'est qu'une forme de l'ambition.

Chamfort disait que parmi les quatre plus grandes comédiennes de la société de son temps il rangeait Madame de Montesson et Madame de Genlis. Madame de Montesson future épouse morganatique de Philippe d'Orléans est la tante de Madame de Genlis. Les deux femmes se ressemblent par leur ambition et leur goût de l'intrigue. Elles sont tantôt en guerre, tantôt en complicité, toujours en coquetterie. Madame de Montesson, ayant trouvé sa proie en la personne du "gros Philippe", premier prince du sang, se sert de sa nièce pour tendre ses filets et met ainsi la main sur la plus belle argenterie du royaume et les diamants de la famille d'Orléans. Or le "gros Philippe" a un fils, le Duc de Chartres, qui se rendra un moment célèbre sous le nom de Philippe